

subit développement intellectuel et moral ; très-maître de lui, comprenant son danger, se soumettant sans résistance et même avec une sorte d'empressement à toutes les prescriptions les plus douloureuses, il avait l'air de se défendre le mieux qu'il pouvait ; et le médecin, étonné de tant de calme, tant de fermeté, disait : " Je n'ai jamais vu chose pareille à cet âge ; il me fait l'effet d'un capitaine de vaisseau, debout sur son banc de quart et commandant la manœuvre, au jour de tempête. " En effet, ce n'était plus un enfant : chaque jour le mûrissait d'un mois. Il semblait vouloir réparer le passé, ou plutôt devancer l'avenir, et vivre en quelques jours les années qui allaient peut-être lui être enlevées, accomplir par anticipation les progrès qu'il n'aurait peut-être pas le temps de réaliser. Un petit fait rendit visible cette étrange transformation. Son meilleur ami, un de ses camarades de collège, ayant demandé à le voir, le malade, qui était beaucoup mieux, le reçut avec une vraie joie, mais une joie grave. Il lui parla de leur classe, de leurs études, mais en termes si sérieux qu'il ne semblait plus du même âge que son camarade ; c'était un jeune homme de seize ans, causant avec un enfant de douze. Ce contraste frappa tout le monde, les uns d'étonnement, les autres d'une crainte vague, que l'amélioration persistante dissipait bientôt. La fièvre tombait, les symptômes alarmants disparaissaient l'un après l'autre, et, le dix-neuvième jour, les premiers signes de la convalescence semblaient se produire si nettement, que le médecin, en quittant le malade, dit à sa mère : " Il est sauvé. " Toutes les larmes, tous les sanglots que la malheureuse femme refoulait depuis le commencement de la maladie éclatèrent alors avec tant de force, et se mêlèrent à de tels transports de joie, que le pauvre docteur, au coup de qui elle s'était jetée, ne put se défendre de pleurer comme elle. Elle le reconduisit jusque sur l'escalier, puis entra dans la chambre, s'approcha du lit en se promettant bien de modérer l'expression de sa joie pour ne pas ébranler le malade... Chose singulière ! ses yeux s'étaient fermés ! il ne lui parle pas... il ne bouge pas... il n'avait pas l'air de l'entendre !... Un peu effrayée, elle l'appelle, il ne répond pas... elle lui met la main devant les lèvres, elle ne sent pas son souffle !... " Le docteur ! rappelez le docteur ! " s'écria-t-elle tout éperdue... Le docteur remonte ; il court au malade... il lui met la main sur le cœur... Plus de battements ! l'enfant était mort !

Ces dévouements affreux et foudroyants ne sont pas très-rare dans ces terribles fléaux. Le mal est vaincu, mais le malade l'est aussi ; la lutte a épuisé ses forces, et, un jour, le cœur s'arrête comme un balancier de pendule : on ne meurt pas, on cesse de vivre.

J'avais vingt ans quand j'ai vu ce que je raconte là, et jamais je ne l'ai oublié ! Jamais n'est sorti de ma mémoire le spectacle de ce désespoir du famille. Chacune des trois personnes fut frappée d'une façon différente. Le père porta dans son chagrin toute sa véhémence naturelle d'impressions : les sanglots soulevaient sa poitrine à la briser. Un signe étrange marqua la douleur de la mère. Naturellement colorée du visage, un de ses plus grands charmes était dans la fraîcheur de son teint. Le jour où elle perdit son fils, le sang abandonna ses joues et n'y remonta jamais. C'était le symptôme d'une de ces révolutions intérieures et physiques qui éclatent parfois chez les mères quand elles ont perdu un enfant. En dehors de cette pâleur mortelle, son chagrin ne se révéla par aucun signe extraordinaire. Elle pleurait beaucoup, mais silencieusement. Elle ne se refusa à voir aucune des personnes de sa famille, ou même de ses amis ; elle continua en apparence sa vie habituelle, s'occupant de la maison, de son mari, de son fils, le tout avec je ne sais quel calme, je ne sais quelle douceur automatique qui faisait mal. Une de ses amies lui conseillant d'avoir recours à la prière et à Dieu, elle se leva tout à coup : " Pourquoi me l'avait-il donné s'il devait me le reprendre ? " L'amie se récriant : " Oh ! je sais bien que c'est un blasphème ! Mais j'ai tout perdu !... La foi, ajouta-t-elle avec une animation croissante, est un consolateur suprême dans les malheurs ordinaires, mais, dans les désespoirs comme le mien, elle vacille comme tout le reste. J'ai été un mois sans pouvoir parler ! Rien ne me fait rien... et quant, au milieu de la nuit, je me réveille, et que je me vois dans le lit, près duquel il venait s'asseoir, où je l'ai si souvent serré contre moi... et que je ne l'y retrouve plus... alors... je ne le pleure pas... je le crie ! "

Après cette explosion de douleur, elle tomba épuisée sur son lit et y demeura longtemps inerte. Puis, peu à peu, la tempête s'apaisa, le voile si violemment déchiré, et derrière lequel avait tout à coup apparu le fond de cette âme, se referma... et, dès le lendemain, elle retomba, pour n'en plus sortir, dans sa morne et effrayante douleur.

Je n'ai pas parlé de l'enfant ; il occupa cependant une place dans l'histoire de ces trois âmes. Au premier moment, les premiers jours, il resta frappé de cet étonnement un peu effaré qui saisit les enfants et les hommes en face de la mort entrant soudainement dans une maison. Il pleura beaucoup, voyant beaucoup pleurer, sans comprendre complètement sa propre perte. Mais le progrès de l'âge, la pratique de ce deuil, le silence de la maison, le changement de toute sorte opéré dans les habitudes de la vie, lui ouvrirent peu à peu les yeux. Je voudrais marquer tel un fait psychologique qui une pensée s'est arrêtée bien souvent.

Les enfants se développent souvent par brusques écarts, et ni leur âme, ni leur caractère, ni leur esprit ne progressent toujours dans le même sens ; ils s'arrêtent, ils reculent, ils remontent, ils sautent de côté ; ils sont pleins de métamorphoses.

Jusqu'à six ans, cet enfant avait été l'image vivante de son père : même vivacité expansive et un peu extérieure, même impressionnabilité ; mais sous le coup de ce malheur, au milieu de cette atmosphère de deuil qui l'entourait, en face surtout de la douleur persistante de ses parents, l'âme de sa mère se réveilla en lui, et sa ressemblance avec elle prit le dessus. On eût dit que son frère en mourant la lui avait léguée. Il regrettait plus l'absence que le premier jour ; il pénétra peu à peu dans le sentiment de sa perte comme on pénétre dans une langue étrangère ; il donnait de temps en temps des signes d'une sensibilité sérieuse et inaccoutumée, en y mêlant toujours, cependant, je ne sais quoi de prime-sautier, de passionné, qui lui était propre. La soudaineté, tel était, en effet, le trait distinctif de sa nature ; pour lui, aucun intervalle entre concevoir, vouloir et exécuter. Aussitôt pensé, aussitôt fait ! On le voyait parfois aller s'asseoir tout à coup, silencieusement, sur un petit tabouret aux pieds de sa mère et lui baiser les mains en la regardant fixement comme s'il eût voulu déchiffrer ce mystère de désespoir. Il semblait que, comme Pascal, le silence de cet infini de douleur l'épouvantait. Le printemps ayant ramené la famille à la campagne, l'enfant se rappela que tous les matins, au déjeuner, son frère mettait à la place de sa mère un petit bouquet de violettes et de réséda. Le voilà donc à peine levé qui descend mystérieusement dans le jardin, fait sans bruit sa petite moisson et la glisse avec toutes sortes de précautions sous la serviette de sa mère, en ayant soin de se cacher un peu pour jouir de l'effet de sa surprise. Hélas ! pauvre petit, cet effet fut bien différent de ce qu'il avait espéré. La mère, à la vue de ce bouquet, crut voir se lever devant elle tout le passé : elle poussa un grand cri et s'évanouit.

Les semaines, les mois, la première année, l'année suivante s'écoulèrent sans apporter aucune modification à l'état de la mère. Chaque jour elle devenait plus pâle, chaque jour plus douce, chaque jour plus faible. Ce qui ajoutait à sa faiblesse, c'est que, par un phénomène physiologique très-étrange, elle avait été prise, depuis son malheur, d'un invincible dégoût pour toute espèce de choses ayant eu vie, comme dit La Fontaine : elle ne pouvait supporter comme aliments que le thé, quelques légumes et un peu de pain. Le cours de la vie et le mouvement des affaires avaient ressaisi son mari et l'avaient entraîné forcément dans quelques distractions sérieuses : il demanda à sa femme de le suivre ; elle ne s'y refusa pas, elle ne se refusait à rien ; mais lui-même, lorsqu'il vit cette pâle figure, cette morne image du désespoir incurable au milieu des riantes visages du monde, il comprit qu'il y avait une sorte de sacrifice à lui imposer ce supplice, et il lui permit de rester dans sa solitude, où elle alla s'enfermer comme un débris de vaisseau échoué sur une côte déserte. Il commença à trembler pour sa femme. Essayait-il de la tirer de sa torpeur, lui reprochait-il doucement, affectueusement, car il lui portait une véritable et profonde tendresse, lui reprochait-il de s'absorber dans la pensée de son chagrin : " Ce n'est pas ma faute, répondait-elle doucement ; je fais ce que je peux... mais vous savez, mon ami, que je n'ai pas d'esprit du tout ; j'ai très-peu d'idées, et quand il n'y en a qu'une qui me saisit... qui s'empare de moi... qui en a le droit comme celle-là... ajouta-t-elle avec un léger tremblement de lèvres, je ne peux pas m'en distraire. "

Le médecin, consulté, ordonna un voyage, les eaux ; elle revint dans le même état qu'elle était partie. L'inquiétude de son mari devint de l'anxiété. " Mais enfin, docteur, disait-il avec terreur, ou ne meurt pas de chagrin ? — Non, on ne meurt pas de chagrin, mais on meurt des suites du chagrin. Les juristes ont créé à propos des successions, un mot qui m'a toujours causé une sorte de peur. Ils disent : " Le mort saisit le vif. " Eh bien, c'est le cas de votre femme. Celui qui n'est plus l'attire à lui. Les légendes du moyen âge nous peignent ces sortes de fascinations, qui entraînent à leur perte et précipitent dans les flots, sur les pas ou à la voix d'un être naturel, des victimes volontaires... Eh bien, votre femme subit cette espèce de charme fatal ; elle suit son fils, et si nous ne l'arrachons pas à cet entraînement, elle le suivra dans l'autre vie. — Mais quel faire ? que faire ? répondait le mari avec désespoir. Où trouver la guérison ? où la chercher ? — Le seul remède serait une secousse violente, qui la rejetât dans la vie ! L'homéopathie n'est pas de mes amies, comme vous savez, mais un de ses axiomes, *similia similibus*, " guérir les semblables par les semblables ", est un mot profond. Il y a des douleurs qui sauvent de la douleur. Il faudrait que le péril de l'un de vous la rattachât à vous. Elle se croit indifférente à tout, elle ne sent plus l'affection qu'elle vous porte ; mais si elle vous voyait malade, vous ou ce cher et charmant enfant que voilà, ajouta-t-il en embrassant le petit, qui venait toujours se jeter entre leurs jambes quand on parlait de sa mère ; si elle le voyait frappé à son tour... si elle craignait de le perdre aussi... oh ! alors, je ne doute pas que son pauvre cœur ne se réveillât en sursaut sur le coup. Tout ce qui lui reste de liens et de devoirs apparaîtrait violemment à sa conscience comme